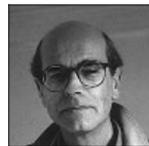


LE FEUILLETON
DE PIERRE LÉPAPE
« Le tombeau
de Bossuet »
de Michel Crépu
et « Œuvres II »
de Fénelon
page II

CHRISTIAN GAILLY
page III



Le Monde des LIVRES

VENDREDI 24 OCTOBRE 1997

LA CHRONIQUE
de Roger-Pol Droit
page VII



PSYCHIATRIE
Une histoire totale
de la médecine
de la psyché
par Jan Goldstein
page VII

La croisade réenfantée

Sept ans après la disparition d'Alphonse Dupront, paraît le grand œuvre de l'historien

L'immense entreprise de toute une vie se donne enfin à lire dans l'achèvement posthume, non de contenu mais de présentation : le grand œuvre d'Alphonse Dupront voit le jour grâce à la piété et au labeur de M^{me} Dupront, de disciples au premier rang desquels il faut citer Mona Ozouf et des éditions Gallimard.

Ce qui impressionne d'abord, c'est que la longue durée de cet enfantement est emblématique de la longue durée d'une histoire qui se développe au XI^e siècle jusqu'à aujourd'hui, dans une intégration du passé dans le présent où il affleure. Il serait dérisoire de parler

Jacques Le Goff

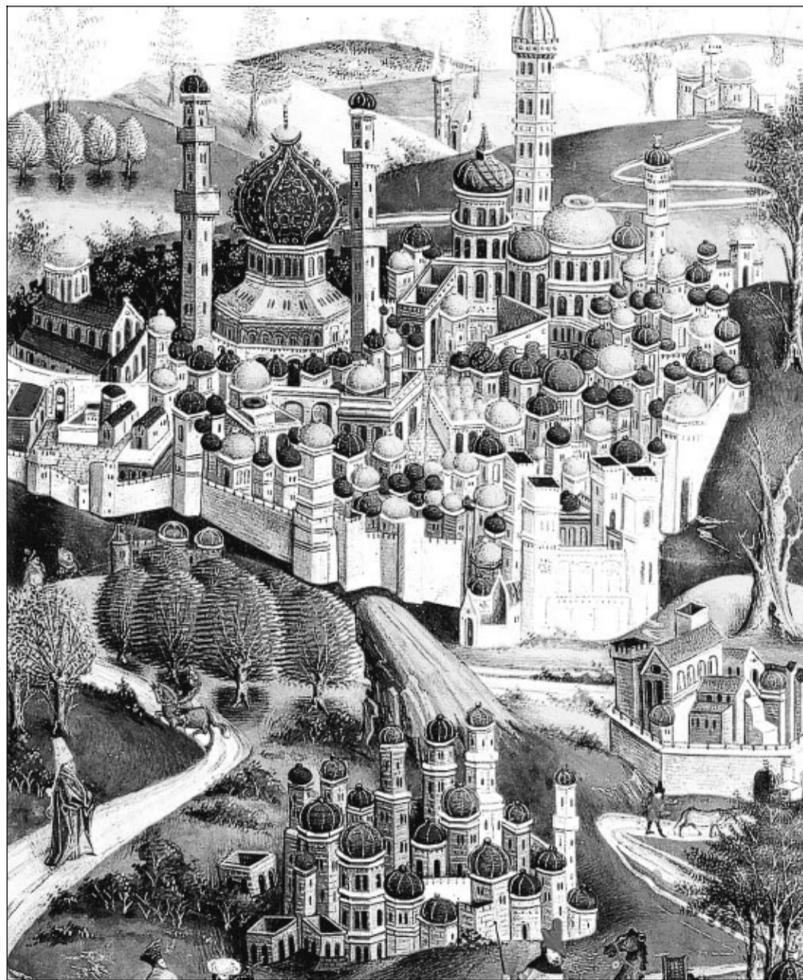
ici de long Moyen Âge. Il s'agit d'autre chose et de bien plus. La durée, non sans avatars et métamorphoses, est vraiment la chair même de l'œuvre, je dis chair et non étoffe car pour Dupront la croisade a été vie, et son histoire doit être, au sens plein, vivante. Il ne s'agit donc pas ici de résurrection du passé, mais de réenfantement d'une histoire depuis sa conception, sa naissance, son existence au grand air de l'histoire jusqu'aux frémissements qui agitent encore aujourd'hui le corps enfoui de la croisade. Car le projet d'Alphonse Dupront n'a pas été l'his-

toire de la croisade – quoique cette histoire il l'ait faite aussi, intégrée dans la plus grande histoire du mythe de croisade –, mais celui d'une histoire unissant le récit événementiel de la croisade et l'analyse (au sens de psychanalyse) des représentations, de valeurs, des sentiments, des pulsions qui l'animent, qui la font vivre.

La croisade événementielle en effet, née à la fin du XI^e siècle, s'achève avec le XIII^e. Mais le mythe de croisade n'est pas mort. Plus encore que l'histoire de la croisade vivante, l'œuvre de Dupront est l'histoire d'une survie. Mais l'historien sait bien qu'au dur soleil de l'Histoire on ne survit pas, on fonde, on disparaît, on ne devient plus que passé. Sauf si on répond toujours à un besoin. Ce mythe de la croisade survit sous des formes qui ne sont que la vie par d'autres moyens. On pourrait

penser que le *Mythe de croisade*, si riche, si complexe soit-il, n'est qu'une de ces entreprises à la mode dans l'historiographie actuelle, où l'on étudie l'image d'un personnage ou d'un événement après sa disparition. Mais il ne s'agit pas ici des avatars d'un souvenir. Il s'agit d'une histoire vivante qui continue avec des « remplacements », des « transferts », des « découvertes ». Bref, le même organisme, dans la physiologie duquel travaille de l'intérieur et de l'extérieur l'histoire.

Pour dire cette vie dans la longue durée, Alphonse Dupront semble s'être inspiré d'une autre conception, d'une autre visée du



Détail d'une enluminure française représentant une vue idéalisée de Jérusalem (1312)

mouvement des Annales dont il a recoupé la trajectoire, l'aspiration à une histoire totale, globale. Mais l'expression qu'il emploie définit mieux le faire de l'histoire dont il s'agit : « une pensée historique d'ensemble ». Tout est dit là : le travail de l'historien, la situation dans le domaine de la durée et dans le champ de la discipline historique, l'ambition de saisir plus qu'une totalité, l'ensemble des relations qui définissent un phénomène historique. Un ensemble

structuré mais sans systématique avec du mou, de l'ouvert, du contradictoire.

Parvenue à son terme, l'œuvre d'Alphonse Dupront manifeste l'extraordinaire persévérance d'une pensée historique affirmée dès les années 50 avec la publication en tant que coauteur du travail profondément réorienté de son maître Paul Alphanhéry, *La Chrétienté et l'Idée de croisade*, où il met en évidence, à l'œuvre dans la croisade, la force de l'ima-

ginaire, le rôle des pulsions collectives, la présence active des sacralités. En prolongeant Alphanhéry, Dupront opère cette transmutation qu'il explicite dans *Le Mythe de croisade*, le passage de « l'histoire des idées » à « la terre des idées », à l'étude de l'humus où les idées trouvent nourriture et vie et où elles subissent une vivification existentielle.

Les orientations essentielles de la recherche et de la pensée historique s'affirment consciemment

dans deux articles-étapes au lendemain du Congrès international des sciences historiques de Stockholm (1960), celui des *Annales* sur les « Problèmes et méthodes d'une histoire de la psychologie collective » (1961) et celui de *L'Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France* (1960-1961, paru en 1962) sur « Histoire et temps ». Les titres parlent d'eux-mêmes. L'article des *Annales* ici encore semble répondre à une préoccupation que Lucien Febvre et Marc Bloch ont insufflée à la revue : la recherche des fondements et des méthodes d'une psychologie collective. Mais Alphonse Dupront va plus loin et plus profond, et la démarche qu'il esquisse dans cet article est au cœur du *Mythe de croisade*. Plus profond que les structures, là où l'individu baigne et parfois se dilue dans le collectif social et mental, là où git sans doute la réponse à cette interrogation fondamentale du croisé : « pourquoi partir ? », une histoire des profondeurs. Une histoire psychanalytique, comme n'hésite pas à la définir Dupront. Il connaît les incertitudes, les difficultés du passage d'une psychanalyse individuelle à une psychanalyse collective : reculant parfois devant l'inconscient collectif, il se contente d'évoquer le « non-conscient ». Il s'efforce sans peut-être y parvenir toujours de ne pas perdre pied dans les abîmes des profondeurs. Il sait qu'il est un pionnier qui peut s'égarer. C'est le beau risque qu'il court et qui fait une partie de sa grandeur. Il nous mène plus loin.

Enfin, un grand ensemble réunissant des ensembles plus limités soit d'objets historiques collectifs (les croisades encore, mais aussi les pèlerinages, les sanctuaires dont Jérusalem n'est que le plus sacré, les signes renfermés dans les reliques et d'abord dans cette relique des reliques, la Croix), soit d'images et de rites collectifs et de méthodes de recherche autour d'une notion unifiante et vivifiante, le sacré.

LE MYTHE DE CROISADE
d'Alphonse Dupront.
Gallimard, « Bibliothèque des histoires », t. I : 560 p., 190 F ; t. II : 704 p., 240 F ; t. III : 430 p., 150 F ; t. IV : 480 p., 170 F.

Lire la suite page IX

Un tombeau pour Albertine

Deux excellents livres sur Proust, l'un du sociologue Jacques Dubois, l'autre du photographe Brassai, prolongent le bonheur que nous donne « A la recherche du temps perdu »

POUR ALBERTINE
de Jacques Dubois.
Seuil, 196 p., 120 F.

MARCEL PROUST
SOUS L'EMPRISE
DE LA PHOTOGRAPHIE
de Brassai.
Préface de Roger Grenier,
Gallimard, 176 p., 110 F.

On se souvient peut-être que le narrateur ayant enfin réussi à capturer Albertine, l'insaisissable Albertine, et à l'installer dans l'appartement de ses parents, constate déabusé : « Je sentais que ma vie avec Albertine n'était, pour une part, quand je n'étais pas jaloux, qu'ennui ; pour l'autre part, quand j'étais jaloux, que souffrance » – phrase qui, bien sûr, évoque aussitôt Schopenhauer.

Mais Albertine a le don inné de déjouer les sombres prédictions du philosophe, d'aiguiser les souffrances, de semer le trouble autour d'elle, de jouer sur des identités multiples et contradictoires, de telle sorte qu'elle s'impose, avec Charlus, comme le personnage le plus fascinant de *La Recherche*, ce qu'a très bien vu Jacques Dubois, sociologue et professeur à l'université de Liège. « Elle survient

écrit-il ironiquement, dans un roman où elle n'était pas attendue et qui, de toute façon, n'était pas son genre. »

Son genre à elle, c'est plutôt le genre adolescente effrontée, une espèce nouvelle au début du siècle, une adolescente qui se moque aussi bien des codes sociaux – elle n'a rien à y perdre, elle est issue de la petite bourgeoisie –, que des normes sexuelles. Un peu chienne également. Proust note que « son

Roland Jaccard

charme incommode était ainsi d'être à la maison moins comme une jeune fille que comme une bête domestique... » Elle aura, en outre, la bonne grâce de ne jamais vieillir, d'échapper par sa mort à la condition de femme. Bref, elle est l'emblème d'une liberté démultipliée.

A partir du désordre qu'elle introduit dans la vie du souffreteux Marcel et dans l'ordonnement de *La Recherche*, Jacques Dubois se livre à une étourdissante analyse des rapports sociaux dans l'univers proustien. De la part d'un sociologue publié dans une collection austère dirigée par Pierre Bourdieu, on pouvait redouter le pire. Mais c'est le meilleur qu'il nous offre : un tombeau pour Al-

bertine, où renaît sur la place de Balbec la jeune fille un brin vulgaire, sportive et snob, à l'accent traînard et nasal, que le narrateur va tenter d'apprivoiser, d'éduquer, instaurant avec elle une relation mi-érotique mi-pédagogique qui, progressivement, s'imposera comme modèle romanesque indépassable – il n'est que de lire l'excellent *Amour noir* de Dominique Noguez (1) pour s'en convaincre –, comme si, par l'effet d'une invraisemblable contagion, il n'était plus possible d'aimer en dehors du cadre fixé par Proust. Ainsi en vait-il des chefs-d'œuvre ; ils créent leur postérité, mais cette postérité s'étend bien au-delà de la littérature.

La mort d'Albertine induira un travail de deuil sublimement pervers, comme si une nouvelle guirlande de fillettes était seule en mesure d'apaiser le narrateur. Que l'on songe seulement à celle qu'il ramassera dans la rue et qui lui vaudra les foudres publiques du chef de la sûreté, avant que ce dernier ne lui donne, en privé, des conseils de prudence... Désormais Marcel est convaincu qu'une « femme est d'une plus grande utilité pour notre vie, si elle y est, au lieu d'un élément de bonheur, un instru-

ment de chagrin, et il n'y en a pas une seule dont la possession soit aussi précieuse que celle des vérités qu'elle nous découvre en nous faisant souffrir. »

Aussi comment ne pas approuver Brassai lorsqu'il observe que bien plus qu'un roman sur la jalousie, l'amour, le temps ou la mémoire involontaire, *La Recherche* est un traité sur le sadisme ? A une nuance près, et sur laquelle Proust reviendra souvent, à savoir que seul un être vertueux, pétri de bons sentiments, peut devenir sadique, ou, comme il l'appelle, un « artiste du mal », ce qu'une créature entièrement mauvaise ne pourrait pas être, car le mal lui semblerait tout naturel. N'ayant ni le culte de la vérité, ni la mémoire des morts, ni la tendresse filiale, il « ne trouverait pas un plaisir sacrilège à les profaner ».

Sur la profanation, inutile de rappeler l'épisode de l'amie de M^{me} Vinteuil crachant sur la photo de son père, scène romanesque qui préfigure celle, bien réelle, où Proust incite dans un bordel pour hommes de petites frappes à cracher sur les portraits de sa mère.

Lire la suite p. IV

(1) Gallimard, voir « Le Monde des livres » du 12 septembre.

Ce mois-ci dans
Les Cahiers Rouges

LÉON DAUDET
Souvenirs littéraires

« Ces prodigieux souvenirs donnent, au-delà de la verve inouïe du récit et de la peinture, l'impression mystérieuse d'un âge d'or. »

Marcel Proust

406 pages - 68F

HENRY JAMES
Les Journaux

Une satire réjouissante de l'univers journalistique du Londres du début de siècle. Une belle histoire d'amour et une énigme policière, menées avec la virtuosité d'un grand maître.

196 pages - 49F



Grasset

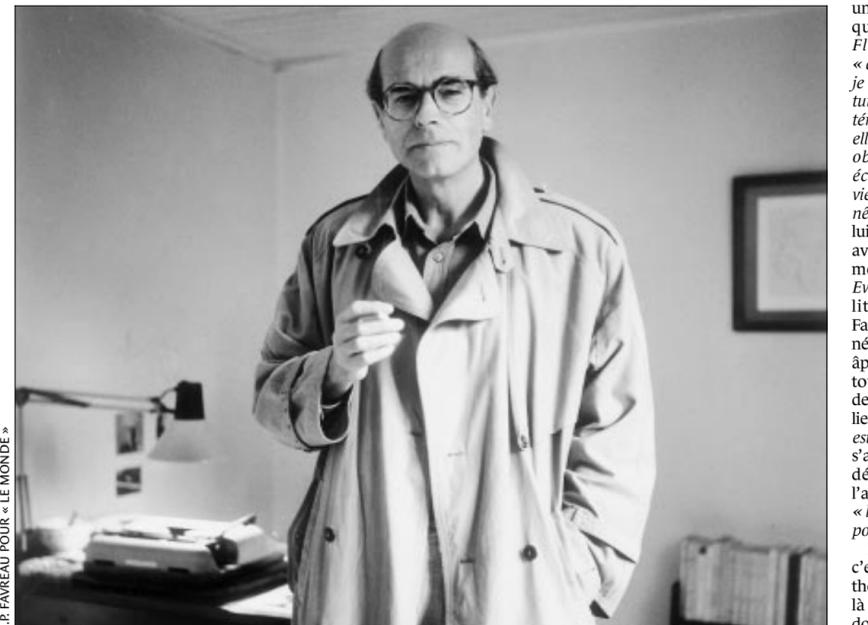
L'inquiète mobilité de Christian Gailly

Fier d'appartenir à la « famille Minuit » à laquelle il est attaché depuis dix ans, le romancier, dont les récits semblent être des aiguillages incontrôlés, change de tempo. Plus ample, plus grave, il s'évade de lui-même pour mieux entrer en littérature

LES ÉVADÉS,
de Christian Gailly.
Ed. de Minuit, 256 p., 95 F.

Il ressemble au narrateur de ses romans : à la fois imperturbable et lunaire, impassible et à la merci de la première rafale d'émotions, au bord du déséquilibre, d'un faux pas qu'il réussirait pourtant, au dernier instant, à contrôler, avec son sourire de Buster Keaton mélancolique, abandonné, le temps d'une après-midi, par ses personnages en folie. Il arrive, un peu gêné par l'admiration qu'on lui porte, de sa maison de L'Hay-les-Roses, où il habite désormais, après avoir longtemps vécu à Paris, où il est né en 1943. Il y est resté cloîtré pendant toute une année pour écrire *Les Evadés*. « Je ne fais que cela, écrire... Je n'ai pas d'autres activités professionnelles », dit-il, comme en s'excusant, après avoir enfin trouvé sa place sur la chaise du café, à l'ombre de l'auvent rouge – le rouge de ses livres, électrique, de cirque de comédie. Il a remis avec de « l'appréhension » son manuscrit à Jérôme et Irène Lindon, qui, affirme-t-il, ont la même angoisse, le même frémissement que vous quand vous leur apportez un nouveau texte. Parce qu'ils sont de « grands lecteurs », qu'ils incarnent, à ses yeux, une morale littéraire, il s'incline devant leur jugement, accepte toutes leurs remarques qui visent toujours à « traquer la vulgarité ». Il tient à les remercier de leur obstination à le publier : huit livres en dix ans, depuis *Dit-il* (1987). Il avoue sa fierté à appartenir à « une famille mentale », celle des Editions de Minuit, dont le lien, le dénominateur commun serait « l'exigence ».

Et lui ? Lui, dont les récits paraissent toujours être des aiguillages déréglés, une suite de déraillements qu'on pourrait croire incontrôlés comme si, en émettant, parfois, plusieurs hypothèses sur la route qu'il pourrait faire prendre à



« C'est la littérature qui m'a appris qui elle était (...) Elle m'a poussé à ouvrir les fenêtres, à regarder ailleurs. »

ses personnages, en proposant diverses interprétations à leur comportement, en répondant, au milieu d'une scène, aux questions d'un lecteur imaginaire, il ne voulait jamais laisser « prendre » une histoire, préservant ainsi sa mobilité inquiète et sa fragilité euphorique. On dirait qu'il sous-entend sans cesse : « Pas de quoi en faire une histoire. »

Parce qu'elle épouse toutes les nuances, les secousses d'une pensée toujours sur le qui-vive, en permanent état d'alerte, on reconnaît immédiatement une phrase de Christian Gailly à sa vitesse singulière, à sa pulsation irrégulière. Oui, dit-il, chaque livre est comme une

partition qu'il aurait pu lui-même composer. Oui, il a aimé plus que tout la musique, lui a consacré un livre entier, *K662* (1989). S'il y avait une hiérarchie des arts, la musique serait-elle, pour lui, supérieure à la littérature ? Non, dit-il avec la fermeté blessée de quelqu'un qui revient d'une longue passion où il a failli se perdre. Aujourd'hui, la musique n'est pour lui qu'un immense produit sonore, un abîme de sensibilité où l'on s'égaré ; elle va trop vite, autant mettre « en paroles une équation mathématique ». Tandis que, dans la littérature, les choses sont là, la vie « repose ». Ce repos que recherche, au milieu de leurs tribulations tout autant physiques

que cérébrales, tant de ses personnages, comme s'ils aspiraient à un armistice mental au moment où cesserait enfin le combat excité qu'ils mènent, parfois sans le savoir, contre eux-mêmes, à ce silence où « on pourrait presque entendre une femme pleurer », à ce ralentissement qui « correspond à celui du cœur ».

Mais s'il y a bien quelqu'un qui ne connaît pratiquement jamais cet état de plénitude intime, de presque vide, d'apaisement de la pensée, c'est bien l'écrivain-narrateur de ses livres qui est toujours « dans les embrouilles », qui, comme dans *Dit-il*, perd sa bataille quotidienne contre l'écriture. Avec

une modestie discrète, Gailly dit qu'il s'est longtemps – jusqu'à *Fleurs* – considéré comme un « amateur ». « J'apprenais à écrire, je n'aimais pas vraiment la littérature à proprement parler. C'est la littérature qui m'a appris qui elle était, elle est arrivée à se faire aimer, m'a obligé à réfléchir sur ce qu'elle échangeait, déclenchait dans ma vie. Elle m'a poussé à ouvrir les fenêtres, à regarder ailleurs. » Où ? En lui. Et qu'y avait-il en lui, dont il avait peur, qu'il n'osait pas exprimer, écrire ? L'amour. Dans *Les Evadés*, Gailly réussit à allier la politesse brûlante de M^{me} de La Fayette, la fatalité sensuelle et vénéneuse d'un film noir et la grâce âpre et suspendue d'un *road-movie* tourné au ralenti en racontant la dernière nuit d'un couple irrégulier. Liv et Charles – « toi et moi on est dans la beauté », lui dit-il – qui s'aime dans une sorte d'adoration démente et silencieuse jusqu'à l'aube où on entendrait presque « le souffle, les mouvements, l'air repoussé, les gerçures d'étoffes ».

Mais « entrer dans la littérature », c'est aussi et surtout traiter des thèmes qu'on s'interdisait jusqu'à d'aborder, auxquels on ne se donnait pas « le droit d'accéder ». Lesquels ? La lâcheté et la façon de la refuser. Elle est au centre des *Evadés*, son « premier vrai roman », affirme-t-il. C'est vrai, il y a quelque chose de nouveau chez Gailly, quelque chose de plus ample, de plus grave, de plus ouvert. « J'avais envie, affirme-t-il avec un accent d'idéalisme rebelle, de me révolter contre le "on le sait", contre ce "tant pis", qui est l'alibi de tant de renoncements, d'une paresse de l'âme et d'une inertie de l'esprit. »

« Trop de lâchetés se sont accumulées, le compte y est. Il faut y aller », se dit à lui-même Théo Pagnol, le propriétaire nonchalant d'un drugstore de bord de route qui, en se portant au secours de Jérôme Tod, l'adolescent à la tête traquée et tendre que le sergent

Shannon est en train de matraquer (pour le punir d'avoir osé courtiser Alix, la fille d'Amundsen, le maître de la région et du parti de la mer), tue l'agent ; il sera arrêté, puis condamné à trente ans de réclusion. Mais, pour Gailly, il y a toujours une note lumineuse au fond du noir. Anderson, le directeur de la prison, le reconnaît : « Le merveilleux, il est là : ils s'évadent, ils essaient, ils savent que c'est voué à l'échec mais ils essaient quand même. Et pourquoi ? Parce que l'échec, l'ultime, l'échec mortel serait de ne pas essayer. » Et ce qu'il y a de plus bouleversant dans *Les Evadés*, c'est cette sorte de conspiration du courage, cette solidarité grisée, ce complot des énergies, des amis de Théo qui entreprennent de le sauver et se lancent dans une équipée presque irréaliste, emportés par un grand mouvement d'émotion réveuse, un élan de lyrisme aérien qui permet à chacun de se sublimer lui-même, quitte à en mourir. Bien sûr, tout s'achève par une pantomime sanglante au bout d'un quai. Mais « les innocents » sont-ils à jamais vaincus ? Pas tout à fait. Car c'est la beauté du geste qui l'emporte. Et la beauté ne s'atteint, ne s'offre vraiment qu'avec la fin de la peur. On sent que Gailly n'a plus peur, ou presque, qu'il est parvenu, lui aussi, à s'évader de lui-même comme si l'injonction du narrateur de *K662* à la reine aveugle de la nuit, « Tirez-moi de moi-même », avait été écoutée. Avant de s'en aller, libre comme l'air, il vous serre la main comme cela, à plusieurs reprises, avec une chaleur presque comique, une gentillesse allègre, déjà distraite, sans doute habitée par le rythme, entre swing et blues, d'un nouveau personnage qui l'attend, là-bas, près de sa table, dans sa maison de L'Hay-les-Roses, sous le ciel qui, dans un revers de lumière, prend soudain, comme dans ses romans, un bleu tamisé de fin de jour, de début d'aurore.

Jean-Noël Pancrazi

Conjugalité fusillée

En quelques pages bien senties,

Claire Fourier assassine vingt ans de mariage

JE VAIS TUER MON MARI
de Claire Fourier.
Ed. Bartillat, 188 p., 75 F.

Cette fois, il ne va pas loper sa dose de chevrotines. » : ainsi commençait « Vague conjugale », l'un des deux textes de *Méto Ciel* (1), qui révéla l'an dernier en Claire Fourier un écrivain de belle trempe, osant la description d'une étreinte miraculeuse avec un inconnu dans une chambre d'hôtel, et la confession érotique d'une femme flanquée d'un mari qui ignore les liturgies du désir et de la volupté amoureuse. Le roman qu'elle « balance » cette fois ne s'embarrasse pas non plus de fausses pudeurs. Violamment, elle accuse. Et fusille la conjugalité à coups de fileux réquisitoires, journaux intimes rédigés durant la semaine sainte, du 23 mars au 2 avril : onze stations comme autant d'étapes de son chemin de croix, car c'est elle la victime, femme tuée à petit feu au long des jours, au long des nuits.

« Je vais tuer mon mari » : elle aura beau, au chapitre 2 (le plus cynique et le plus comique à la fois), égrener les possibles outils du meurtre (poison, rasoir à main, pistolet, mais surtout pas le divorce, car « je veux de l'exemplaire ! »), c'est en paroles qu'elle a choisi d'exécuter sa sentence, de terrasser l'époux en disant un mal fou de lui. Autoproclamée Notre-Dame des Orties, plus louve que les loups, cette femme celte, native de l'île de Sein, héroïne d'un drame antique, plus frémissante et tendue qu'une corde de violon, décline l'enfer de vingt-cinq années de mariage (et 9 125 cafés au lait avec pain-beurre) : « Je tenais à la ligne gracieuse de mon âme. Il l'a gâchée. » Marc (car c'est lui, l'indigne, le tortionnaire, le piètre amant) est pète-sec quand elle est lyrique, aussi pratique qu'elle est idéaliste. Il ne sait pas « sur la dune

entendre gémir une bruyère », il évalue, calcule, enfle profits et pertes, ne s'extasie ni ne se révolte : « toujours chez lui l'utile l'emporte sur l'esthétique ». Ce ne sont pas seulement les menues humiliations de la vie quotidienne, le balai, la balayette, le ménage, la vaisselle, la lessive qui encouragent l'apparente furie à vouloir châtier son homme, « bien sous tous rapports, sauf son rapport à moi ». C'est son sérieux, son mutisme, son incapacité à rire, son conservatisme, son tempérament légaliste, son côté oie blanche, son manque de folie, de poésie. Il « épouse jusqu'au bout des ongles la société telle qu'elle est », connaît le code civil par cœur, ne comprend rien à la dialectique amoureuse ni à l'art de l'alcôve. Il est sourd et aveugle à la sensation vraie, à l'intime, à la fantaisie. Pis : il brime, décourage, réprime, châtie... Faut-il se résigner ?

Anna (car c'est elle, la râleuse, riieuse et lustrale contrainte au geste cathartique) veut chanter, danser, déguster les caresses, flirter avec les anges, sublimer sa vie par des aventures lumineuses. Elle veut s'ouvrir de sa peine en ouvrant son corps, papillonner, voler au vent, prendre des amants... Elle commet l'assassinat suprême : elle écrit. Dame Bovary en quête de métaphores littéraires plus que d'adultère, elle ose braver ce qui constitue dans le couple l'axe des frictions, la pomme de discorde : toquée, peut-être, mais têtue, elle s'adonne aux voluptés épistolaires, invente le roman « en biseau », transforme sa pulsion meurtrière en élan créatif tonique. Et trouve ainsi dans la littérature une palpitation, une voie paradoxale vers la sagesse. Affectueux (mais oui !) cri de rage d'essence féminine contre le Masculin, *Je vais tuer mon mari* est aussi le livre de la résurrection.

Jean-Luc Douin

(1) Actes Sud, coll. « Un endroit où aller ».

Hebey décoit à l'écrit

Brillant, éloquent, ce grand avocat et collectionneur d'art s'est laissé attirer une fois encore par la muse du roman. Non sans naïveté

DEUX AMIS DE TOUJOURS
de Pierre Hebey.
Gallimard, 204 p., 98 F.

Il a le charme inquiétant et discret des éminences grises. De la courtoisie, du balai, la balayette, le ménage, la vaisselle, la lessive qui encouragent l'apparente furie à vouloir châtier son homme, « bien sous tous rapports, sauf son rapport à moi ». C'est son sérieux, son mutisme, son incapacité à rire, son conservatisme, son tempérament légaliste, son côté oie blanche, son manque de folie, de poésie. Il « épouse jusqu'au bout des ongles la société telle qu'elle est », connaît le code civil par cœur, ne comprend rien à la dialectique amoureuse ni à l'art de l'alcôve. Il est sourd et aveugle à la sensation vraie, à l'intime, à la fantaisie. Pis : il brime, décourage, réprime, châtie... Faut-il se résigner ?

Anna (car c'est elle, la râleuse, riieuse et lustrale contrainte au geste cathartique) veut chanter, danser, déguster les caresses, flirter avec les anges, sublimer sa vie par des aventures lumineuses. Elle veut s'ouvrir de sa peine en ouvrant son corps, papillonner, voler au vent, prendre des amants... Elle commet l'assassinat suprême : elle écrit. Dame Bovary en quête de métaphores littéraires plus que d'adultère, elle ose braver ce qui constitue dans le couple l'axe des frictions, la pomme de discorde : toquée, peut-être, mais têtue, elle s'adonne aux voluptés épistolaires, invente le roman « en biseau », transforme sa pulsion meurtrière en élan créatif tonique. Et trouve ainsi dans la littérature une palpitation, une voie paradoxale vers la sagesse. Affectueux (mais oui !) cri de rage d'essence féminine contre le Masculin, *Je vais tuer mon mari* est aussi le livre de la résurrection.

son amitié avec les peintres, dont Max Ernst, quand il s'interroge sur ce que signifie la volonté de posséder des œuvres d'art « et le curieux désintéret qu'on a soudain pour les tableaux qu'on ne pourra pas posséder ».

Alors on s'explique d'autant moins cette sorte de naïveté qu'exhibe son roman, l'impression que n'entre aucune part de second degré dans cette histoire de « deux amis de toujours », Antoine et Jean-Charles, devenus respectables, marchand d'art et avocat. Tous deux ont du mal à passer le cap de la quarantaine. Ils ont aimé la même femme, Belle, qui a épousé Jean-Charles. Quand le roman commence, ils sont tous, comme chaque été, à Biarritz. Antoine vient une nouvelle fois de quitter une femme, il

s'interroge sur lui-même, sur ce qu'il a fait de sa vie. Bref, il déprime. Arrive Lili, la fille de Belle et de Jean-Charles. Antoine l'a vue naître, l'a fait sauter sur ses genoux, et c'est maintenant une belle jeune femme. Que croyez-vous qu'il va arriver ? Bien sûr, vous avez deviné, Antoine et Lili vont partir ensemble et la belle amitié des « amis de toujours » va exploser en vol. Mais peu importe l'intrigue. Avec ces deux bourgeois empétrés, promenant depuis toujours ce genre d'amitié qu'ont les hommes qui n'osent pas être homosexuels, Pierre Hebey aurait pu écrire un petit bijou de cruauté et de dérision. Ce n'est pas le cas.

Et quand on lui dit, en manière de provocation, que, « pour l'amour chez les riches, Sagan est

imbattable », il semble étonné : « Je ne sais pas si l'argent joue un rôle immense dans mon roman. Cela pourrait se passer dans un camp de vacances. » Certainement pas. Mais la réaction de Pierre Hebey semble indiquer qu'il a écrit son roman en toute bonne foi, pour parler de « l'amitié entre les hommes ». C'est le décalage entre ses personnages – stéréotypes de bourgeois qui se croient cultivés, caricatures absolues d'un milieu et d'une époque – et l'ingénuité avec laquelle il les met en scène qui suscite le malaise – ou l'hilarité. Et un embryon de dialogue intéressant sur Francis Bacon ne suffit pas à faire passer le reste. Tout juste à donner des regrets sur ce que Pierre Hebey a, vraiment, à dire.

Jo. S.

LIEU-DIT

Un coup de chapeau.
Olivier Le Natre / L'Express

On pense à certaines œuvres de Faulkner ou Steinbeck... une parfaite maîtrise du réalisme
Nicolas Brehal / Le Figaro

Raymond Bozier, en vrai romancier, renouvelle l'antique débat entre la nature et la culture, entre l'innocence et le péché.
Pierre Lepape / Le Monde

Une véritable nécessité d'écriture
Jean-Claude Lebrun / L'Humanité

calmann-lévy

158 p.
85 F

Savant thriller

L'ÉNIGME DE L'UNIVERS

de Greg Egan.
Traduit de l'anglais (Australie) par Bernard Sigaud,
collection « Ailleurs et demain », Laffont, 400 p., 149 F.

É quelques années, l'Australien Greg Egan s'est imposé dans les pays anglo-saxons comme l'un des auteurs les plus talentueux de la nouvelle science-fiction. La parution de *L'Enigme de l'univers* devrait lui permettre de conquérir définitivement cette partie du lectorat qui considère la S-F comme un support privilégié de spéculations intellectuelles prenant assise sur l'état actuel des sciences.

Dans le domaine spéculatif, Greg Egan est d'une grande générosité. La première partie du roman lui donne l'occasion d'une véritable débâche d'idées, qu'il ne prend pas la peine de vraiment développer. C'est en fait, pour lui, une manière de présenter son héros – un reporter du nom d'Andrew Worth qui travaille au montage d'un documentaire intitulé *Intox ADN* pour une chaîne scientifique – et les rapports compliqués que les hommes du XXI^e siècle entretiennent avec les sciences. Pourtant, ce n'est pas dans l'orbite de la génétique que nous entraîne la suite du roman, mais dans celle de la physique. Andrew Worth est désigné pour réaliser le portrait de Violet Mosala, Prix Nobel de cette discipline, et il se rend sur Anarchia, une colonie anarchiste mise au ban des nations sous la pression des multinationales, pour l'interviewer lors d'un colloque où elle doit révéler une « *Théorie du Tout* » qui rendrait compte de tout l'univers dans sa complexité, de l'infiniment grand à l'infiniment petit. Cette révélation ne fait pas l'affaire des sectes obscurantistes et intolérantes qui veulent en empêcher la divulgation par tous les moyens. Instruit fortuitement de l'existence d'une conspiration contre la vie de la physicienne, Andrew Worth se retrouvera au centre d'un véritable maelström d'événements, et il deviendra, au final, celui qui fera triompher la thèse de Violet Mosala, celui qui permettra le passage de la physique à la « métaphysique », d'un état de conscience à un état de conscience supérieur, malgré la conjuration des bigoteries. *L'Enigme de l'univers* est un passionnant thriller futuriste qui tient toutes les promesses de son titre.

L'auteur, dont la culture scientifique est tout bonnement impressionnante, fait appel ici à des notions de physique très pointues et à des théories d'une grande complexité dont la compréhension n'est pas à la portée du premier venu. Cela limite son public – encore qu'il n'est pas besoin de tout comprendre pour suivre cette passionnante histoire jusqu'à son terme –, et pose un problème prospectif : la S-F finira-t-elle par devenir un jour une littérature accessible aux seules élites scientifiques ?

● LA PIERRE ET LA FLÛTE, LIVRE PREMIER, de Hans Bemmann

En dehors de l'*Histoire sans fin* de Michael Ende pour la « fantasy » et des médiocres Perry Rhodan pour la S-F, on connaît mal en France la production allemande dans le domaine des littératures de l'imaginaire. Or elle est loin d'être négligeable quantitativement, mais aussi qualitativement. Aussi ne louera-t-on jamais assez les éditions de l'Atalante, qui viennent, avec ce premier volume d'une trilogie de « fantasy », d'en faire l'éclatante démonstration. *La Pierre et la Flûte* est très proche du conte de fées aussi bien dans sa thématique – un jeune homme se met au service d'un flûtiste muet pour réparer une faute commise sous l'emprise d'un maléfice et l'aide à reconquérir son royaume perdu – que dans sa facture : une longue pérégrination prétexte à de nombreuses rencontres et à la narration de nombreux contes, enchâssés en abîme dans le conte. De surcroît, l'auteur a puisé son inspiration dans le vieux fonds des mythes germaniques et nordiques : son roman se distingue donc très nettement des « fantasy » anglo-saxonnes. Cela n'est pas le moindre de ses charmes. Et comme le conte est aussi bien pétri d'humour que de féerie, sa lecture est extrêmement savoureuse... (Traduit de l'allemand par Alain Robert, éd. L'Atalante, 250 p., 89 F.)

● KRONIKES DE LA FÉDÉRATION, d'Alain Duret

Sur la page de couverture, il est indiqué « roman » alors qu'il s'agit en fait d'un recueil de nouvelles, lesquelles composent une sorte d'histoire du futur située au cours du troisième millénaire, au moment où la Terre fait son entrée dans les civilisations galactiques. Alain Duret est visiblement adepte d'une science-fiction classique telle qu'on la pratiquait dans les années 50-60, avant la new wave : les thèmes de ses nouvelles, leur facture, et jusqu'à sa tentative d'une orthographe nouvelle en font preuve. Il met son aptitude indéniable à manier ces formes éprouvées de la S-F au service de deux obsessions. La première est la sexualité qu'il imagine libérée et débridée. Mais nous ne sommes plus à l'époque où Philip José Farmer scandalisait les puritains. La seconde est une conception de l'évolution des sociétés profondément marquée par l'histoire du XX^e siècle terrien et par certains mouvements qui l'ont agité : le stalinisme, les guerres de libération anticapitalistes. On peut reprocher à l'ensemble d'être un peu trop monocorde, mais plusieurs des nouvelles sont excellentes. Pourtant, quoi qu'en dise le préfacier, on est cependant très loin des *Seigneurs de l'instrumentalité*. (Ed. Lefrancq littérature, 318 p., 129 F.)

● **DR JEKYLL ET MR HYDE**, sous la direction de Jean-Pierre Naugrette.

Après Robison et Dracula, la collection « Figures mythiques » se penche sur le personnage dédoublé mis en scène par Robert-Louis Stevenson dans un texte qui fait depuis longtemps figure de classique. Une brochette d'universitaires distingués se livre sur le court roman de Stevenson à une série d'études qui privilégient l'approche psychanalytique. On ne saurait – au regard du thème du roman – s'en étonner. Les analyses sont brillantes, documentées, riches d'éclairages intéressants. Pascal Asquien compare *Dr Jekyll et Mr Hyde* au *Portrait de Dorian Gray*, Cécile Petit s'intéresse à la (petite) place de la femme dans le roman et scrute le *Mary Reilly* de Valerie Martin, Richard Dury s'intéresse plus particulièrement au passage où le docteur Jekyll découvre au réveil qu'il a la main de M. Hyde, Francis Bordat traite des adaptations hollywoodiennes du mythe (on regrette qu'il n'accorde qu'une place réduite aux films Hammer). On ne peut cependant qu'être frappé par l'impasse faite par tous ces commentateurs de l'œuvre sur un fait crucial et qui exclut *Dr Jekyll et Mr Hyde* du champ du fantastique : la transformation de l'un en l'autre est le résultat d'une expérience scientifique. Il convient de rappeler à Jean-Pierre Naugrette qu'en 1890 la chimie se fait à coups d'éprouvettes, « *de cornues, de sels et de substances bizarres* ». Le monstre est bien le fait de la « science » : l'ignorer oblitère de beaucoup leurs démonstrations... (Ed. Autrement, coll. « Figures mythiques », 156 p., 89 F.)

LIVRE ÉPUISE

Service de Recherche
Gratuit et sans engagement de votre part
contactez :

frontispice

Boîte Postale 177
75224 Paris cedex 05
Tél : 01 40 12 05 36
Fax : 01 40 12 06 04

LIVRE ANCIEN

Commandez
vos livres
par Minitel

(300 000 références)

36 15 LEMONDE

Dernière virée

En compagnie de quatre hommes et d'une urne funéraire, Graham Swift convie à un voyage étrange où l'humour l'emporte sur le macabre

LA DERNIÈRE TOURNÉE

(Last Orders)
de Graham Swift.
Traduit de l'anglais
par Robert Davreu,
Gallimard, 384 p., 145 F.

Graham Swift. Quarante-huit ans. Né à Londres, vit à Londres, se dit viscéralement attaché au sud-est de Londres (« *par habitude...* »). A été brancardier dans un hôpital, chauffeur de fourgonnette blindée, professeur et bien d'autres choses encore, avant de se consacrer entièrement à l'écriture, en 1984. Est considéré comme l'un des meilleurs témoins de la vitalité du roman anglais. A écrit six livres, dont *Le Pays des eaux* (Guardian Fiction Award 1983 ; « Folio » n° 2536). A remporté, en 1996, le prestigieux Booker Prize pour *La Dernière tournée*, qui lui valut aussi une polémique (un universitaire l'accusant d'avoir plagié *Tandis que j'agonise* de Faulkner – voir « Le Monde des livres » du 21 mars). Evacue cette mauvaise querelle d'un seul mot : « *nonsense* ! ».

Voici à peu près tout ce que l'on connaissait de Graham Swift avant de l'avoir rencontré. Et l'on n'en saura guère plus après. L'homme, des plus courtois, est aussi des moins discrets. Parler de lui ? « *Rien de spectaculaire.* » Une chose, pourtant, allume ses petites prunelles noires : les truites. Fin pêcheur, Swift s'amuse à relever des correspondances entre la pêche et l'écriture, toutes deux exigeant « *talent, patience et détermination* », toutes deux relevant autant, selon lui, de la « *chance* » que de l'« *imprévu* ». « *Le pêcheur est aux prises avec un autre élément, la rivière, le lac, explique-t-il. En dessous, il soupçonne quelque chose qu'il ne voit pas, mais qu'il tente de capturer. L'écrivain fait de même qui s'efforce de ramener à la surface des choses invisibles, minuscules, universelles.* »

DANS LE NOIR

Dans *La Dernière tournée*, l'écrivain-pêcheur a tendu ses lignes dans des eaux pourtant fréquentées : la mort, la vie, le temps, le devoir, l'amitié, la conscience de soi. D'où vient que de ces fonds incertains – et malgré des longueurs – il fasse souvent jaillir des trésors ? L'histoire est simple. Quatre amis, Ray, Lenny, Vic et Vince, quittent Londres dans une grosse voiture pour accomplir les dernières volontés de Jack, leur ancien camarade de buvette, boucher de son état, emporté par un cancer (voir « Le Monde des livres » du 31 janvier). Jack voulait que ses cendres fussent jetées à la mer, dans le petit port de Margate dont il rêvait pour sa retraite. De Bermondsey, au sud de Londres, jusqu'à Margate, il n'y a guère que 60 miles, et le voyage aurait pu prendre deux heures. Il dure une journée : le temps, pour chacun, d'un retour sur soi plein de digressions et de détours, le temps d'un livre, un « *road novel* », pourrait-on dire, comme il existe des « *road movies* ».

PRÉSENCE SACRÉE

Etrange voyage où l'urne funéraire (« *On dirait un grand pot de café soluble, ça a le même genre de couvercle à vis* ») n'est pas un objet inerte, mais un « personnage », avec son « rayonnement » propre. On s'en méfie, on se l'arrache, on veut l'« embrasser », c'est-à-dire prendre le mort dans ses bras une dernière fois, on est comme aimanté, forcé de se voir soi-même à sa place. Est-ce bien Jack, d'ailleurs, qui se trouve là-dedans, enveloppé dans ce sac en plastique ? Ce défunt a une sacrée présence. On dirait qu'il s'avance derrière chacun « *à pas de loup* ». Qu'au milieu de ce tas de cendres, il y a un œil qui veille...

Etrange voyage où l'auteur multiplie les parallèles entre Jack, le boucher, et Vic, le croque-mort. Comme si tout le livre n'était qu'une suite de variations sur les

DANS LE NOIR

(Lagum)
de Svetlana Velmar-Jankovic.
Traduit du serbo-croate
par Alain Cappon,
éd. Phébus, 244 p., 129 F.

U n avant le début de la dernière guerre de Yougoslavie, en 1991, la mémoire du siècle portait déjà son chargement de barbarie. Svetlana Velmar-Jankovic n'a pas attendu le déclenchement des hostilités pour achever, en 1990, *Dans le noir*, une traversée récapitulative et douloureuse, sans indulgence et sans espoir. La narratrice serbe qui prend la parole depuis Belgrade revient scrupuleusement, en respectant le désordre des souvenirs, sur le chemin d'une génération successivement confrontée aux deux plus effrayantes idéologies du XX^e siècle.

Ce sont des scènes qui reviennent au présent, une mise à plat de la mémoire faite d'allées et venues incessantes entre l'entre-deux guerres et près d'un demi-siècle d'années noires – l'occupation nazie et la collaboration, la libération par les communistes suivie de l'épuration hâtive, le lent étouffoir du régime titiste. Que le roman commence un jour de novembre 1944, avec l'arrestation du collaborateur justifiant son acte par l'espoir de sauver les prisonniers des camps nazis en Croatie, tient presque au hasard d'une image piochée dans le jeu de la mémoire. Mais cette longue scène initiale, qui campe le décor d'une rue de Belgrade à la manière des *Boutiques de cannelle* de Bruno Schulz, forme d'emblée l'un des nœuds de ce roman en spirale – où les tentatives d'analyses ne valent pas la justesse des descriptions : elle inaugure le cheminement rétrospectif et la question lancinante du devenir humain face aux tentations de compromis et de retournements comme aux oukazes de l'avenir radieux.

Florence Noiville

Siècle noir

Amour traqué

Robert Olen Butler épie la danse muette de sexe, de guerre, d'angoisse d'un GI et d'une Vietnamienn

LA NUIT CLOSE DE SAÏGON

(The Alleys of Eden)
de Robert Olen Butler.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Isabelle Reinharez,
Rivages, 284 p., 129 F.

I ty a fort à parier qu'en troussant ce roman sur les affaires d'un soldat américain amoureux d'une hôtesse de bar vietnamienne dans la débâcle d'avril 1975, Robert Olen Butler avait en tête un film. Bâti comme un impeccable scénario, selon les codes les plus efficaces de Hollywood, avec morceau de bravoure historique à grand spectacle (l'évacuation, jour après nuit, par hélicoptères, du toit de l'ambassade, des derniers Américains restés à Saïgon et des collabos aux abois), scènes d'alcoves à l'érotisme précis, flash-back et épopée intime du retour au pays natal, *La Nuit close de Saïgon* incruste des images que brasseront après lui Oliver Stone (*Platoon*) ou Roland Joffé (*La Déchirure*). Butler a d'instinct le sens de l'atmosphère, du plan qui campe un décor, du détail qui happe. Dans la chambre obscure, asile des amants traqués, le brasseur d'air tourne lentement, plaquant des fantômes contre le visage du héros. De la salle de bains où la fille aux flancs de loutre passe une éponge sur son corps échauffé par l'étreinte, parvient l'infime goutte à goutte de l'eau. Mais ce qui s'impose d'emblée, dès les premières lignes, dans ce récit qui a toutes les apparences d'un roman d'action, c'est le silence. L'apocalypse, ici, n'est pas perceptible dans le martèlement des moteurs à hélices, le fracas des armes, l'explosion des cris. Elle est symptôme des tourments intérieurs. Les roquettes sont tombées, et les chiens ont cessé d'aboyer. Ils ont déguerpi. Ce qu'épie Robert Olen Butler, c'est, pour reprendre le titre français de son deuxième roman (incompris), *l'Etrange murmure* (1) des passions,

la danse muette de sexe et de guerre, l'angoisse qui étouffe les déracinés.

Interprète du conseiller des affaires étrangères auprès du maire de Saïgon pendant la guerre du Vietnam, Butler fut si séduit par ce peuple chaleureux, par l'univers de ces « *ruelles moites où personne ne semblait jamais dormir* », qu'il a décidé à son retour de se vouer à l'écriture, pour rendre hommage à la dignité de ce peuple, à la « *déli cieuse sensualité* » de ce pays bombardé, aux immigrés d'une diaspora venue s'implanter autour de la Nouvelle-Orléans, sur les rives du Mississippi. *La Nuit close de Saïgon* fut son premier roman, avant qu'il ne compose les quinze nouvelles d'*Un Doux parfum d'exil*, où se déclinent la mélancolie du pays natal, le culte de la famille et l'espoir d'une vie meilleure (2).

Déjà, Butler y explore les cercles infernaux de la perte d'innocence. En une série de reminiscences qui constituent un tableau politique incorrect des Etats-Unis des années 60, Cliff, le déserteur traqué par les rafles militaires, évoque des blessures auxquelles son ex-épouse et son père mort dans la solitude ne sont pas étrangers, avant d'affronter sous une identité d'emprunt les périls d'une reconversion sur la terre patrie. Lanh, sa compagne, ancienne putain ayant peine à assumer une passion qu'elle present condamnée, devra affronter en terre étrangère suspicions, désenchantement et mal du pays. D'un continent à l'autre, leur histoire d'amour est otage d'un passé indélébile, hantée par des dé sastres psychologiques (la torture pour lui, la vénalité pour elle), des fièvres initiatiques incurables (coïts et pleurs, dans la torpeur asiatique, le pistolet à portée de main). Le retour à la paix leur sera fatal.

J.-L. D.

(1) Rivages

(2) Rivages poche n° 197.

L'EDITION FRANÇAISE

● **Boulangier chez Grasset.** L'écrivain Daniel Boulanger, membre de l'Académie Goncourt, quitte Gallimard, qui le publiait depuis 1969, pour rejoindre Grasset. Son dernier roman, *Talbart*, paraîtra encore chez Gallimard en janvier 1998. Sur les dix membres du jury Goncourt, quatre seront des « auteurs Grasset » : avec Daniel Boulanger, François Nourissier (président), Edmonde Charles-Roux et André Stil.

● **Dernière sélection des prix Médicis français :** *Les Deux Léopards* de Jacques-Pierre Amette (Seuil), *Le Tunnel sous la Manche* de Michel Cyprien (Mercure de France), *Les Nuits de Strasbourg* d'Assia Djebar (Actes Sud), *La Sainte Famille* de Charles Dupéchez (Grasset), *Les Sept Noms du peintre* de Philippe Le Guillou (Gallimard), *Namokel* de Catherine Lépront (Seuil), *Les Trois Parques* de Linda Lê (Bourgeois), *Amour noir* de Dominique Noguez (Gallimard), *La Compagnie des spectres* de Lydie Salvayre (Seuil), *La Télévision* de Jean-Philippe Toussaint (Minuit). Pour le Médicis étranger : *America* de T. C. Boyle (Grasset), *Le Grand Passage* de Cormac McCarthy (L'Olivier), *Eureka Street* de Robert McLiam Wilson (Bourgeois), *La Mitrailluse d'argile* de Viktor Pelevine (Seuil), *Le Procureur* d'Augusto Roa Bastos (Seuil), *La Dernière Tournée* de Graham Swift (Gallimard), *Les Derniers Jours de Hong-Kong* de Paul Thérault (Grasset). Pour le Médicis essais : *Le Fleuve Combelle* de Pierre Assouline (Calmann-Lévy), *Le Tombeau de Bosuet* de Michel Crépu (Grasset), *Le Bien et le Mal* d'André Glucksmann (Laffont), *Puissance du sommeil* de Jacqueline Risset (Seuil), *Court traité du paysage* d'Alain Roger (Gallimard), *Passions impunies* de George Steiner (Gallimard), *Aragon* de François Taillandier (Fayard), *Le Siècle des intellectuels* de Michel Winock (Seuil).

● **Dernière sélection Femina** (3 novembre). Restent sélectionnés : *La Tunisie d'infamie* de Michel del Castillo (Fayard), *Grâce et Dénuement* d'Alice Ferney (Actes Sud), *Amour noir* de Dominique Noguez (Gallimard), *La Bataille* de Patrick Rambaud (Grasset), *La Compagnie des spectres* de Lydie Salvayre (Seuil), *Coup de lame* de Marc Trillard (Phébus). Pour le Femina étranger : *La Capitale déchue* de Jià Pingwa (Stock), *Dans le noir* de Svetlana Velmar-Jankovic (Phébus), *La Mitrailluse d'argile* de Viktor Pelevine (Seuil), *Le Procureur* d'Augusto Roa Bastos (Seuil), *La Femme égarée* de Tim Winton (Rivages).

● **Seconde sélection Interallié** (19 novembre) : *Les Deux Léopards* de Jacques-Pierre Amette (Seuil), *Le Cancre* de Thierry Desjardins (Laffont), *Je pense à autre chose* de Jean-Paul Dubois (L'Olivier), *La Petite Française* d'Eric Neuhoff (Albin Michel), *La Bataille* de Patrick Rambaud (Grasset).

CORRESPONDANCE

Sherlock Holmes assassiné (suite)

Suite à l'article paru dans « Le Monde des livres » du 19 septembre 1997, nous recevons d'Hélène Amalric, la mise au point suivante : « Je m'étonne de voir paraître sous l'égide du Monde un article de M. Saint-Joanis, baptisé « Sherlock Holmes assassiné », dont la virulence appelle une réponse de ma part, et ne peut que surprendre lorsque l'on prend la peine de comparer la somme de travail que représente ce volume de huit cents pages, et la « moisson d'erreurs » relevées par son auteur dans cette édition, dont je tiens tout d'abord à souligner qu'elle a été entreprise avec l'accord des agents littéraires de sir Arthur Conan Doyle, notamment pour ce qui concerne le texte de référence.

M. Saint-Joanis semble opposer de façon bien tranchée une « version » américaine et une « version anglaise » de l'œuvre de celui-ci. On peut d'une part se poser la question de savoir pourquoi Conan Doyle, puis ses héritiers, disposant depuis un siècle du droit d'exiger des rectificatifs que le droit moral de l'auteur leur aurait accordé sans aucun problème, ne l'ont jamais fait. Peut-être estimaient-ils que l'œuvre ne se trouvait pas fondamentalement dénaturée par ces différences ? Ainsi, les éditeurs américains de Sher-

lock Holmes ont-ils sans doute préféré débaptiser *The Adventure of the Reigate Squire* (squire au singulier et non au pluriel, comme l'indique M. Saint-Joanis), non pas parce que le mot *squire* ne leur plaisait pas, mais bien plutôt parce que le *squire* anglais, propriétaire terrien, est aux Etats-Unis un magistrat qui n'a rien d'un châtelain.

D'autre part, comme pour tant d'auteurs populaires, l'œuvre de Conan Doyle a paru sous des formes tellement diverses et variées que les travaux bibliographiques recensant les divergences d'une édition à l'autre – et je ne parle ici que de la langue anglaise – rempliraient aisément plusieurs malles du Dr. Watson.

Thierry Saint-Joanis affirme que le deuxième paragraphe de *Patient à demeure* (*The Resident Patient*) a été écrit pour l'aventure de *La Boîte en carton* (*The Cardboard Box*). Je me garderai bien de le contester, mais me référant à *L'Encyclopaedia Sherlockiana*, aux travaux de Pierre Nordon ainsi qu'à ceux de Paul Gayot, éminents sherlockiens, je crois constater que *The Cardboard Box*, publiée en magazine en 1893, fut omise en raison de problèmes de « moralité » de certaines éditions des *Mémoires de Sherlock Holmes* en 1894, puis ajoutée à *Son dernier coup d'archet* en 1917, et que Conan

Doyle lui-même, appréciant ce paragraphe « divinatoire » de Sherlock Holmes, l'inséra dans *The Resident Patient*. Pour ma part je préfère souscrire à la thèse soutenue par Paul Gayot en 1985 dans *La 3^e Tache*, le bulletin de la Société des amis d'Henri Fournaye, selon laquelle le Dr. Watson, sous la pression de son agent littéraire Conan Doyle, et troublé à cette époque par l'agonie de son épouse survenant après la mort de son ami Sherlock Holmes, aurait d'abord accepté de retirer ce paragraphe avant de se raviser et de le réintégrer dans *The Resident Patient*...

En ce qui concerne les attaques contre la traduction en elle-même, au nombre de quatre, si je compte bien, elles sont entièrement assumées par Catherine Richard et moi-même. Au risque de mécontenter les exégètes, c'est un travail de « traduction », et non de mot à mot, qui a été effectué dans ces pages. Ainsi, Conan Doyle ayant utilisé dans *L'Aventure de l'escarboucle bleue* le mot *goose* au sens propre et figuré, il a paru plus judicieux à la traductrice, pour transmettre la nuance, de remplacer l'« oie » par la dinde... Fallait-il choisir de respecter l'esprit ou la lettre du texte ? Il s'agit là d'un débat qui remonte aux origines de la traduction. »

Hélène Amalric

Résistance à Mouans-Sartoux

Dans le cadre du Festival du livre de Mouans-Sartoux (Alpes-Maritimes), qui fêta son 10^e anniversaire, du 17 au 19 octobre, et qui a comptabilisé 25 000 visiteurs, s'est tenu un débat public le 18 octobre autour du thème « Le politique et les bibliothèques ». Le sujet est devenu brûlant depuis que le Front national a été élu à la tête de plusieurs municipalités de la région PACA et entend y faire résonner son ordre culturel, notamment à Marignane, où l'accès à la bibliothèque municipale est désormais interdit aux enfants de moins de neuf ans non accompagnés de leurs parents (*Le Monde* du 18 octobre 1997). Dans diverses bibliothèques, les rayons ont été expurgés de maints ouvrages non conformes aux critères requis par le FN, tels les romans policiers de la série « Le Poulpe » et les Mémoires de Jean-François Revel, en passant par les œuvres de Freud ou le livre de Frédéric Martel, *Le Rose et le Noir*, consacré à l'homosexualité en France depuis 1968.

Michel Dreyfus, historien, a rappelé les heures sombres de l'Allemagne à l'arrivée des nazis et la censure en France sous Vichy. Gottfried Honegger a évoqué la retraite forcée en Provence d'artistes comme Jean Arp, Sonia Delaunay ou Alberto Magnelli, pendant la guerre. Puis Jean-Luc Gautier-Gen-

tès, inspecteur général des bibliothèques, a expliqué la situation juridique des bibliothèques municipales, aidées par l'Etat mais peu contrôlées par lui. Au mieux l'Etat peut-il exiger de récupérer l'aide qu'il a investie dans des projets qu'amputent les municipalités, et ce sera le cas en Provence. Mais par ailleurs il ne peut imposer ses choix, pas plus que les bibliothécaires ne peuvent vraiment s'opposer aux pressions et aux tracasseries d'un(e) maire, comme l'ont expliqué Jean-Jacques Boin, délégué pour le livre à la DRAC Provence, et Marie-Pascale Bonnal, de l'Association des bibliothécaires français.

Divers auteurs se sont exprimés avec des bonheurs inégaux. Yvan Audouard, après avoir annoncé qu'il ne connaissait pas le sujet, a parlé de lui. Jean-Marie Barnaud a brillamment soutenu la cause de la poésie. Benamar Mediene, « Algérien désespéré », s'est décrit comme « un homme en marche ». Jean-Paul Curnier a évoqué son expérience d'antifasciste dans la région. Il participera au prochain Salon du livre antifasciste de Gardanne, du 15 au 23 novembre, dont Marc Baltayan a donné le programme en conclusion. Une centaine d'auditeurs étaient venus témoigner de leur soutien à la cause des bibliothèques libres.

Michel Braudeau

De l'art, évidemment

Il n'y a rien de commun entre la plante de pied et le bonheur. Pourtant, cherchez bien... Cet extrait du *Dictionnaire de l'Evidence* donne le ton de la revue de création littéraire et artistique, *L'Evidence*. Il y a quatre ans, Marie-Hélène Dumas et Pierre Tilman créent une association destinée à donner la parole à des artistes, quels qu'ils soient, connus ou non, sous la seule condition qu'ils aient un état d'esprit, un humour en commun. L'équipe d'artistes s'agrandit « au hasard des rencontres », accueillant Topor, Ben, Willem et poursuivant la même interrogation, « C'est quoi le réel ? », à travers des thèmes divers : « *Musiques* », « *Gueules de bois* », « *Des femmes* »...

L'Evidence se refuse cependant à émettre des théories : elle n'est pas une revue d'analyse. Les artistes la considèrent comme une « proposition », une « manière d'être » et prétendent avant tout relier vie et culture, ancrer l'art dans la réalité. Elle est surtout un bel objet, qui intéresse particulièrement bibliophiles et amateurs d'art, d'autant

plus que chaque numéro comporte un tirage de tête, signé et accompagné d'une lithographie originale. Ces artistes aimeraient toucher le grand public, mais l'absence d'un véritable réseau de diffusion rend difficile la vente des revues. C'est peut-être par la collection *La Guérilla des écritures*, qui regroupe des ouvrages réalisés conjointement par un artiste et un auteur – Hervé Di Rosa et Pascal Uccelli, par exemple –, que cette maison d'édition parviendra à toucher un plus large lectorat.

Cette initiative singulière ne saurait toutefois s'adresser à tous, ne serait-ce que par le prix relativement élevé de la revue (90 F et à partir de 1 300 F pour les tirages de tête). Il reste que le fruit de ces rencontres entre poètes, écrivains, danseurs et autres « artistes » est une heureuse combinaison de pensées, de réflexions, drôles parfois, décalées souvent, où sérieux et légèreté se côtoient. (Renseignements et abonnements : *L'Evidence*, 9 bis, rue Turpin, 94120 Fontenay-sous-Bois. Tél/Fax : 01-48-75-15-41.)

Elin Wrzoncki et Gaëlle Ruby

AGENDA

● **LES 24 ET 25 OCTOBRE. GENET . A Paris**, à l'occasion du cinquantième des *Bonnes*, de Jean Genet, l'IMEC organise un colloque réunissant chercheurs et metteurs en scène qui ont monté la pièce (rens. : 01-42-61-29-29)

● **JUSQU'AU 28 OCTOBRE. BLAVIER. A Bruxelles**, exposition sur André Blavier, écrivain dénicheur de fous littéraires, ami de Raymond Queneau, éditeur de la correspondance de Magritte, à l'occasion de laquelle est éditée une plaquette intitulée *André, le don d'ubiquité* (Maison du spectacle La Bellone, 46, rue de Flandres, Bruxelles)

● **LE JEUDI 30 OCTOBRE. ENTREPRISES. A Paris**, l'association des Amis de *Passages* organise un colloque sur le thème « Compétitivité des entreprises, compétitivité des nations » avec la participation notamment de Edmond Alphandéry, Pierre Gadonneix, André Le Saux... (de 9 h 30 à 12 h 30, et de 14 h 30 à 17 h 30, Carré des sciences, Amphithéâtre Poincaré, 25, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, rens. : 01-45-86-30-02).

A L'ETRANGER

● **ROYAUME-UNI : Le destin de WH Smith**
La semaine dernière, Tim Waterstone (« Le Monde des Livres du 10 octobre ») a renouvelé sa proposition d'achat de la chaîne WH Smith (qui comprend principalement la distribution de livres – dont les librairies Waterstone – celle des disques Virgin, de journaux et de papeterie) et a essuyé un deuxième refus. Les actionnaires de WH Smith ont naturellement commencé à se poser des questions, ce qui a conduit Richard Handover, le patron de la chaîne, à annoncer qu'il mettait à l'étude un plan de restructuration en se recentrant sur les activités premières du groupe : les livres de grande diffusion, la presse et la papeterie, afin de retrouver ce qui avait fait sa force, la proximité avec le consommateur. Toutefois, il est assez probable que Tim Waterstone fasse une troisième offre. Les actionnaires qui devaient rencontrer la direction de WH Smith mercredi 22 au moment de l'assemblée générale annuelle, ont donc eu l'occasion de formuler leurs inquiétudes.

● **ESPAGNE : petits et gros prix**
Le prix Planeta d'un montant de cinquante millions de pesetas (vingt-quatre après impôts, soit neuf cent trente-six mille francs) a été attribué au jeune écrivain Juan Manuel de Prada qui, à vingt-six ans, a déjà trois livres à son actif « *Coños* » (1994), « *Los silencios del patinador* » (1995) et *Las Máscaras del heroe* (1006) (« Le Monde des Livres du 17 janvier 1997 »), un très (trop ?) gros roman qui mêlait personnages réels et fictifs traités par folie douce et folie furieuse dans une débauche d'érudition impressionnante (à paraître au Seuil, courant 1998). Le roman primé s'intitule *La Tempestad* et est, paraît-il, fort différent du précédent. Le Premio Nacional de Narrativa, beaucoup plus discret, et d'un montant de deux millions de pesetas décerné par le ministère de l'éducation et de la culture, a été attribué à Alvaro Pombo pour *Donde las mujeres*.

STOCK

Catherine Allégret

L'entre deux mères

« Résolue à tenter de donner un sens à sa vie, à accepter d'être adulte, bien qu'elle n'eût jamais été enfant, elle avançait à grandes enjambées, la rage aux semelles. »

CATHERINE ALLÉGRET

L'entre deux mères

roman

Stock

188 pages
89 F

STOCK